

Gauthier Liberman

PETITS RIENS SOPHOCLÉENS : *ANTIGONE* V*
(V. 1095–1099, 1110–1112, 1113–1114, 1127–1130,
1140–1141 ET 1149–1150, 1165–1171, 1206–1211,
1215–1218, 1223–1225, 1226–1230, 1251–1252,
1278–1280, 1344–1346)

Kρ.	ἔγνωκα καὐτὸς καὶ ταράσσομαι φρένας·	1095
	τό τ' εἰκαθεῖν γὰρ δεινόν, ἀντιστάντα δέ	
	ἄτη πατάξει θυμὸν ἐν δεινῷ πάρα.	1097
Xο.	εὐβουλίαν δεῖ, παῖ Μενουκέως, λαβεῖν.	
Kρ.	τί δῆτα χρὴ δρᾶν; φράζε· πείσομαι δ' ἐγώ.	

1096 εἰκαθεῖν Elmsley : εικάθειν codd. || 1098 εὐβουλίαν Lloyd-Jones–Wilson in apparatu ; recepit Griffith : εὐβουλίας codd. | λαβεῖν IV : λαχεῖν Zf : Κρέων SAzot, K in marg. : Κρέων R.

* Voir *Hyperboreus* 28 : 1 (2022) 29–52; 28 : 2 (2022) 203–227 ; 29 : 1 (2023) 29–49; 29 : 2 (2023) 173–195. Voici quelques *emendanda* portant sur les « Petits riens » précédents : 1) « Petits riens sophocléens : *Antigone* II », *Hyperboreus* 28 (2022) 204 n. 3 : le livre correspondant à « Irigoien 2009 » ne figure pas dans la bibliographie, à laquelle on ajoutera « J. Irigoien, *Le poète grec au travail* (Paris 2009) » ; 2) « Petits riens sophocléens : *Antigone* III », *Hyperboreus* 29 (2023) 31 au v. 529. Pour illustrer la correction que je prône, ὁμῶς ὁ γ' Ἄιδης τοὺς νόμους πᾶσιν ποθεῖ, j'aurais dû citer Marc Aurèle, 12. 36. 1, τὸ γὰρ κατὰ τοὺς νόμους ἴσον ἐκάστω, bien expliqué par Wilamowitz, *Griechisches Lesebuch. Erläuterungen T. II. Halbband* (Berlin 1902) 200 et *Kleine Schriften* III (Berlin 1969) 506. De même, pour illustrer le v. 704, analysé 44–45, j'aurais pu citer Eschyle, *Choeph.* 505–506, παῖδες γὰρ ἀνδρὶ κληδόνοσ σωτήριοι | θανόντι ; 3) « Petits riens sophocléens : *Antigone* IV », *Hyperboreus* 29 (2023) 173 n. 1 : ajouter, sur ἄγος, P. Ragot, « Régicide, matricide et souillure chez les Atrides selon Eschyle : considérations nouvelles sur la signification de ἄγος (*Ch.* 155) et de ἄγνισμα (*Eu.* 327–328) », *REG* 124 (2011) 1–20, même si sa version du passage des *Choéphores* ne m'agrée nullement, comme je le préciserai dans « Architecture et texte du thrène des *Choéphores* d'Eschyle » (article à paraître dans la *REA*). Relativement à la leçon fautive τῶν μεγάλων ἀρεδρος ἐν ἀρχαῖς θεσμῶν (797–798) que j'examine *ibid.*, 174–176, je m'avise avec étonnement que Wilamowitz, *Aristoteles und Athen* II (Berlin 1893) 330 n. 1 la conserve en donnant un sens « personnel » à θεσμῶν, comme, selon lui, ce mot désigne les Aréopagites chez Eschyle, *Eum.* 571 (il changea d'avis plus tard sur ce passage) et 615.

Si Griffith a raison d'écarter (tacitement !) la conjecture ludique ἄτης πατάξει θυμὸν ἐν λίνῳ πάρα que Lloyd-Jones–Wilson n'ont pas craint de mettre dans leur texte, il a certainement tort de donner pour du Sophocle ἐν δεινῷ πάρα et de prétendre que ces mots peuvent signifier « this too is terrible ». Il accepte l'expédient de Jebb consistant à expliquer, si l'on peut encore appeler cela « expliquer », que Sophocle mélange deux constructions, πάρα = πάρεστιν (« often found in S. of bad circumstances ») et ἐν δεινῷ ἐστι, ce qui est censé signifier « it is a matter of terror » et être analogue à l'idiotisme bien connu ἐν καλῷ (cf. *El.* 384 νῦν γὰρ ἐν καλῷ φρονεῖν). Il est à mes yeux clair que le sens attendu est « il est terrible de céder, mais il est pire, en ne cédant pas, de fracasser dans les affres de la ruine son ardeur à résister ». La correction idiomatique de Seyffert 1865 δεινοῦ πέρα¹ rend le sens qui convient en ne laissant pas trop loin derrière elle les données de la tradition.² La formule de gradation restituée par Seyffert se trouve chez Démosthène 45, 73, δεινόν, ὃ γῆ καὶ θεοί, καὶ πέρα δεινοῦ et chez Maxime de Tyr, *Diss.* 27, 1, δεινόν γε, ὃ θεοί, καὶ δεινοῦ πέρα.³ Reste la question de savoir quel mot restituer devant δεινοῦ πέρα, car Jebb a raison de critiquer ἐν δεινοῦ πέρα (Seyffert), où ἐν est censé renforcer δεινοῦ πέρα comme si l'on avait ἐν δεινότατον, « unum maxime terribile ». L'adverbe αὖ,⁴ déjà conjecturé par Blaydes 1859, paraît approprié : comparer 1281, τί δ' ἔστιν αὖ κάκιον ἐκ κακῶν ἔτι; Il n'est pas anormal qu'il soit éloigné du début du vers et de la proposition : cf. 1070–1071, ἔχεις δὲ τῶν κάτωθεν ἐνθάδ' αὖ θεῶν | ἄμοιρον, ἄκτερίστον, ἀνόσιον νέκυν. Griffith dit lapidièrement à propos du v. 1098 « simplest is emendation to εὐβουλίαν ».⁵ C'est peut-être simple et préférable au texte transmis, où l'infinifit λαβεῖν est censé être explétif, mais la phraséologie εὐβουλίαν λαβεῖν ne paraît guère satisfaisante, au contraire de εὐβουλίας δεῖ. Le mot λαβεῖν pourrait, quoi qu'en ait Jebb, être une faute par persévérance due à λακεῖν (1094).⁶ Lloyd-

¹ Jebb attribue πέρα à Musgrave et δεινοῦ à Martin et δεινοῦ πέρα à Seyffert, qui dit améliorer δεινῶν πέρα de Nauck.

² Voir Liberman 2010, 212. Je discute le passage de Sophocle à l'occasion d'un examen de la correction palmaire de Wieseler πέρας ἅμα pour παρά | σᾶμα chez Pindare, *Nem.* 7, 19–20.

³ Voir aussi, par exemple, fr. 189, 1 Radt, ὃ πᾶν σὺ τολμήσασα καὶ πέρα, γύναϊ.

⁴ Sur δὲ... αὖ, voir Klotz 1842, 208–210 ; Bäumllein 1861, 45–46.

⁵ Selon Muff 1877, 116, le v. 1098 est dit par le premier parastate, le v. 1107 par le second.

⁶ Jebb objecte que le copiste du Laurentianus a écrit λαβεῖν à la place de λακεῖν (1094) sous l'influence de λαβεῖν (1098), qui se trouvait donc dans son modèle. L'objection est sans valeur : la faute par persévérance dont je parle se sera produite à un stade antérieur.

Jones–Wilson citent la conjecture de Rauchenstein τὰ νῦν, locution qui apparaît à la fin du vers dans *Phil.* 613. Une possibilité plus attrayante, car τὰ νῦν a un peu trop l’air d’un bouche-trou, est λίαν, « il n’est que trop besoin d’une décision adéquate » (cf. fr. 951, 1–2 Radt ὅστις δὲ θνητῶν θάνατον ὀρρωδεῖ λίαν, | μῶρος πέφυκε). Le mot λακεῖν a pu d’autant plus facilement amené la faute par persévérance que les vers 1096–1097 doivent, à mon avis, être transposés après le v. 1099. Il me paraît clair qu’ils développent la raison pour laquelle Créon est décidé à suivre le conseil que lui donnera le chœur et à céder aux instances de Tirésias :

Κρ.	ἔγνωκα καὐτὸς καὶ ταρασσομαι φρένας·	1095
Χο.	εὐβουλίας δεῖ, παῖ Μενουκέως, λίαν.	1098
Κρ.	τί δῆτα χρηὶ δρᾶν; φράζε· πείσομαι δ’ ἐγώ.	1099
	τό τ’ εἰκαθεῖν γὰρ δεινόν, ἀντιστάντα δέ	1096
	ἄτη πατάξαι θυμὸν αὖ δεινοῦ πέρα.	1097
Κρ.	ὀρμᾶσθ’ ἐλόντες εἰς ἐπόψιον τόπον.	1110
	ἐγὼ δ’, ἐπειδὴ δόξα τῆδ’ ἐπεστράφη,	
	αὐτὸς τ’ ἔδησα καὶ παρὼν ἐκλύσομαι.	

Créon invite toute sa suite à se précipiter vers le flanc de colline où se trouve Polynice. « Antigone’s rock tomb, écrit Griffith, is in a hillside adjacent to it (773–4, 1215–18n.) ». Son émotion et la précipitation font-ils perdre à Créon la précision de son langage et dire τόπον au lieu de πάγον (411 ; πεδίον ἐπ’ ἄκρον, 1197⁷) ou τόπον est-il un lapsus de copiste ? On trouve εἰς προσόψιον (v. l. ἐπόψιον) πάγον dans *Oed. Col.* 1600–1601. Les passages auxquels Griffith renvoie ne prouvent pas la position adjacente de la tombe d’Antigone par rapport à la colline où git Polynice. C’est ce que ne prouve pas non plus le passage reproduit ci-dessus. À première vue, en effet, l’opposition entre la suite de Créon, associée à l’ἐπόψιος τόπος / πάγος où se trouve Polynice, et Créon lui-même, qui va libérer Antigone, cette opposition, dis-je, ferait, telle qu’elle est libellée, plutôt attendre l’association de Créon à une aire différente de celle indiquée par ἐπόψιος τόπος / πάγος. S’il est vrai que, comme on l’admet, ἐπόψιος τόπος / πάγος désigne l’aire où se trouvent le frère et la sœur, alors il me paraît plausible de supposer, avec Hermann,⁸ la perte, entre le v. 1110 et le v. 1111, de vers où Créon disait que Polynice

⁷ Voir la note topographique de Jebb.

⁸ Hermann 1830, 260–261.

se trouvait dans ledit ἐπόσιος τόπος / πάγος, qu'il accompagnerait sa suite chargée de donner sépulture à Polynice mais que c'est lui en propre qui irait délivrer Antigone, enchaînée du fait de ses ordres. Jebb rejette l'hypothèse de Hermann sans percevoir la difficulté du texte transmis si l'on admet la proximité des lieux où se trouvent Polynice et Antigone. Seyffert 1865 écarte aussi l'idée de Hermann, mais il évite l'écueil que Jebb heurte en admettant une opposition implicite entre ἐπόσιος τόπος, « conspicuus locus », et la κατώρυξ στέγη (1100) d'Antigone. Le texte me paraît exprimer trop peu nettement une telle opposition pour que l'explication de Seyffert soit plausible.

Κρ. δέδοικα γὰρ μὴ τοὺς καθεστῶτας νόμους
ἄριστον ἢ σφάζοντα τὸν βίον τελεῖν. 1114

Impressionné par les paroles menaçantes de Tirésias, Créon se demande s'il ne vaut pas mieux vivre en observant les lois immuables qu'Antigone lui disait préférer à ses décrets à lui. Jebb et Griffith ne commentent pas καθεστῶτας, mais Lübker⁹ et Seyffert 1865 sont sensibles à ce qu'a de remarquable l'emploi de ce mot : les lois « établies » sont bien celles qui dictent sa conduite à Antigone et non les siennes, qu'il qualifiait de τοὺς προκειμένους ; les premières ne relèvent pas que du « devoir être ». Le superlatif ἄριστον s'est-il substitué au comparatif ἄμεινον, qui semble offrir un sens meilleur ? La forme ἄρειον expliquerait mieux la faute, mais on la trouve non chez Sophocle et Euripide mais une fois chez Eschyle (*Sept.* 305) et dans le *Prométhée* (420). La confusion entre ἄριστον et ἄμεινον n'est pas inconnue.¹⁰ Par ailleurs – Seyffert l'avait déjà vu ! – le sens paraît appeler δέδοικα μὴ non avec le subjonctif¹¹ mais avec l'indicatif, « je me demande avec crainte si... ne... pas » :

⁹ Lübker 1851, 48–49.

¹⁰ Voir Richards 1911, 331–332. Il cite un vers de Philémon, Θανεῖν ἄριστόν ἐστιν ἢ ζῆν ἀθλίως (fr. 203 Kassel–Austin), où la leçon des mss. de Stobée est κράτιστόν ἐστιν. Faut-il supposer un processus de faute tel que ἄμεινόν < ἄριστόν < κράτιστόν ? Je ne tiens pas pour satisfaisante la correction de Blaydes citée par Austin et Kassel δὲ κρεῖττον, malgré Ménandre, *Monost.* 415 Jäkel, Κρεῖσσον τὸ μὴ ζῆν ἐστιν ἢ ζῆν ἀθλίως.

¹¹ Jebb et Griffith citent *Oed. rex* 747, δεινῶς ἀθυμῶ μὴ βλέπων ὁ μάντις ἦ, mais là le subjonctif est parfaitement justifié. Griffith remarque quand même à propos de notre passage « the indicative is more common, as implicitly at 278–9 ». Dans *Phil.* 30, ὅρα καθ' ὕπνον μὴ καταλυσθεὶς κυρῆ, Seyffert 1867 voit aussi qu'il faut l'indicatif (Schaefer). Lloyd-Jones–Wilson ont tort de garder le subjonctif.

cf. *Ajax* 278–279, ξύμφορμῳ δὴ σοὶ καὶ δέδοικα μὴ ἔκ θεοῦ | πληγὴ τις ἤκει ;¹² *Ant.* 278–279, ἄναξ, ἐμοὶ τοὶ μὴ τι καὶ θεήλατον | τοῦργον τόδ’ ἢ ξύννοια βουλευεῖ πάλαι (avec la note de Griffith) ; 1253–1254, ἀλλ’ εἰσόμεσθα, μὴ τι καὶ κατάσχετον | κρυφῆ καλύπτει καρδίᾳ θυμουμένη.¹³ Seyffert invoquait la scholie ancienne δέδοικα, φησί, μὴ οὐκ ἔστι καλὸν τὸ νομοθετεῖν καινὰ, ἀλλ’ ἄριστόν ἐστι τὸ πείθεσθαι τοῖς ἀρχαίοις νόμοις. Si Seyffert et moi-même avons raison, il faut envisager de lire non ἦ mais ἦν (Seyffert) ou de remplacer ἦ σῶζοντα par un terme fort plusieurs fois employé par Sophocle, ἐκσῶζοντα, tétrasyllabe qui répond d’une manière expressive au tétrasyllabe καθεστῶτας, et admettre la même « ellipse » du verbe « être » qu’au vers 278 de l’*Antigone*. La correction ἦν est plus plausible : je n’en disconviens pas. C’est l’imparfait « didactique » du grec et du latin :¹⁴ « l’expérience a montré qu’il vaut mieux vivre en respectant les lois établies ».

Χο. σὲ δ’ ὑπὲρ διλόφου πέτρας
στέρουψ ὄπωπε λιγνύς, ἔνθα Κωρύκῃαι
στείχουσι Νύμφαι Βακχίδες,
Κασταλίας τε νᾶμα...

1130

1129 στείχουσι Νύμφαι Meineke : N. στ. codd. metro iambico pessus-
dato || comma omissum ap. Lloyd-Jones–Wilson et Griffith restituo.

L’*Antigone* est la seule tragédie grecque connue à compter cinq « stasima », selon Séchan.¹⁵ L’examen de la structure de la pièce par Griffith dégage cinq « epeisodia », chiffre normal,¹⁶ mais il méconnaît le retournement opéré, après la « fausse fin heureuse » que marque le dernier

¹² Voir Finglass 2011 *ad loc.* La tradition manuscrite est partagée entre l’indicatif, le subjonctif et l’optatif.

¹³ J’adopte cette leçon de mss. récents, au témoignage de Jebb, pour θυμουμένη. Pour un rapprochement comparable des mots grammaticalement disjoints, voir 1085, ἀφῆκα θυμῷ καρδίᾳ τοξέματα, « j’ai décoché au cœur des flèches faites pour atteindre le cœur » (Tirésias, dans le style ramassé et hardi de la mantique).

¹⁴ Voir Liberman 2020 à Properce 1, 13, 34. Il tend à échapper non moins aux hellénistes qu’aux latinistes.

¹⁵ Séchan 1930, 190. L’observation de Séchan se tire aussi de l’examen des tables de Masqueray 1895. Aichele 1971, 55 et Rode 1971 attribue cinq « stasima » à d’autres tragédies aussi.

¹⁶ Voir Aichele 1971, 80. Cairns 2016, 31 annonce six « epeisodia », mais son analyse n’en compte que cinq.

« stasimon », par l'« exodos » (1155–1353).¹⁷ « Créon ayant décidé – trop tard – de ne pas faire mourir la jeune fille, le chœur, persuadé que tout danger est conjuré, se livre sur un mode très vif à une danse joyeuse qui contraste avec la fatale nouvelle que l'on va bientôt apporter ». ¹⁸ Dans le contexte festif et bachique¹⁹ de l'antistrophe d'où notre passage est extrait,²⁰ la platitude de *στείχουσι* surprend : opposer par exemple l'évocation de l'oribasié dans ces anapestes de l'hyporchème de Pratinas, fr. 3, 2 Snell–Kannicht, ἐμὸς ἐμὸς ὁ Βρόμιος, ἐμὲ δεῖ κελαδεῖν, ἐμὲ δεῖ παταγεῖν ἀν' ὄρεα σύμενον μετὰ Ναϊάδων. La platitude de *στείχουσι* surprend encore plus si ce cinquième « stasimon » est un hyporchème ou du moins d'inspiration hyporchématique.²¹ Selon Muff 1877, la

¹⁷ Voir Kremer 1971, 131–132 ; West 1990, 25.

¹⁸ Séchan 1930, 192.

¹⁹ « Dionysos ranges the slope of Mt Parnassos above Delphi, where in alternate years a Panhellenic torch-festival (τριοτηρίς) was held, with nocturnal celebrations by both women and men (so 1129 Νύμφαι) » (Griffith).

²⁰ Sur la difficulté de l'interprétation métrique de l'ensemble du morceau au rythme très enlevé, voir Wilamowitz 1921, 123. Je suis dubitativement la colométrie de Willink 2010, 373–375 (comparer Gleditsch 1883, 117–119), mais j'écarte la correction, certes légère, du vers 1115 qui permet à Willink d'interpréter 1115 = 1126 comme le vers (⊖ ⊖ – ⊖ ⊖ – ⊖ –) qu'il appelle « T » et en lequel il voit, si j'ose dire, un « para-télésiilien » (cf. Wilamowitz 1921, 318). S'il s'agit bien de ce vers, on en a là une forme « dragged » (– – – à la place de – ⊖ –), ce qui n'est pas pour étonner dans cette pièce (cf. 1122 <ὀ> ματρόπολιν Θήβαν = 1133 πολυστάφυλος πέμπει d'après le texte et la colométrie de Willink lui-même). D'autres analyses sont possibles (séquence dactylique avec acéphalie, séquence anapestique) ; comparer l'hyporchème attribué à Pindare, fr. 107 a Sn.–M. (voir Liberman 2017, 165–166), avec le texte de Wilamowitz 1922, 504, vers 2, ἐλελιζόμενος ποδὶ μῦμο (synizèse) καμπίλον μέλος διώκων.

²¹ Voir Muff 1877, 116–117 et, sur l'hyporchème tragique en général, Müller 1847, 518–520 (l'expression « hyporchème tragique » est de lui) ; Sommerbrodt 1876, 220–222 ; Müller 1886, 223–224 ; Smyth 1906, lxxiii–lxxv ; Garrod 1920, 133 ; De Falco 1958, 56–88 (sur l'hyporchème sophocléen) ; Dale 1969, 34–40 ; Pickard-Cambridge 1996, 350–353 (les deux derniers sont sceptiques sur cette notion d'hyporchème tragique). Boeckh 1884, 238–247 retire au morceau la qualité de « stasimon » sans l'appeler « hyporchème ». Dans la célèbre scholie à *Trach.* 216 p. 99 Xenis, τὸ γὰρ μελιδάριον οὐκ ἔστι στάσιμον, ἀλλ' ὑπὸ τῆς ἡδονῆς ὀρχοῦνται (voir Müller 1847, 472 n. 1), je suggère de lire ὑπὸ τῆς φῶδης, « ad cantum » : ce serait une périphrase de ὑπόρχημα (cf. Sommerbrodt 1876, 263 ; Graf 1889, 75 ; Crusius 1894, 62). La définition de Latte 1913, 14, « est igitur hyporchema saltatio chori aliis accinentibus », exclut la division en « chœur de danse » et « chœur de chant » ; un témoignage de Callimaque (*In Delum* 304–306) qu'analyse Latte (68–70) implique cette division (voir Séchan 1930, 120 et 144–145). Müller 1847, 519 n. 1 est le premier à avoir supposé que l'hyporchème de Pratinas (fr. 3 Snell–Kannicht)

danse d'un demi-chœur accompagnait le chant de l'autre demi-chœur (avec permutation des rôles d'une strophe à l'autre) et cette danse était mimétique de celle des *Κωρύκται... Νύμφαι Βακχίδες*. Wilamowitz²² condamne fermement l'application à la tragédie du mot « hyporchème », et il est vrai que cette application pourrait résulter de l'intention d'opposer au « stasimon » considéré à tort comme impliquant l'immobilité du chœur²³ un morceau manifestement orchestrique. Mais il n'est pas moins vrai que ce chœur de l'*Antigone* ne cadre guère avec l'idée qu'il est permis de se faire d'un « stasimon » : « dans les chants des *stasima* l'émotion reste presque toujours mesurée, contenue, et ce caractère se reflétait sur la danse elle-même : toute pénétrée de la maîtrise que le chœur, sorte de conscience du drame, ne cesse pas, le plus souvent, d'exercer sur les sentiments que lui inspire le spectacle de la passion et de la douleur, l'emmêlie se distinguait par la noblesse et la gravité. Très sobre dans ses mouvements, c'était plutôt une suite de pas, de gestes, d'attitudes que ce que nous appellerions une danse, et elle ne comportait que des évolutions harmonieuses et symétriques sans rien de brusque ni de saccadé ».²⁴ Quoi qu'il en soit, je suggère qu'en *στείχουσι* il y a banalisation d'une leçon qui fut *σκιρτώσι* :²⁵ rapprocher 1150–1154, *σαῖς ἅμα περιπόλοις | Θυίασιν, αἶ σε μαινόμεναι πάννυχοι | χορεύουσι τὸν ταμίαν Ἰακχον* ; Euripide, *Bacch.* 169, *κῶλον ἄγει ταχύπουν σκιρτήμασι βάκχα* ; 446, *σκιρτώσι Βρόμιον ἀνακαλούμεναι θεόν* ; Orprien, *Cyn.* 4, 340–342, *πίδακι δ' ἐμπέλασαν (les léopards) Βρομιώτιδι καὶ μέγα χανδόν | λάπτουσι Διόνυσον, ἐπ' ἀλλήλησι δὲ πᾶσαι | σκιρτεῦσιν μὲν πρῶτα χοροϊτυπέουσιν ὁμοῖαι* ; *Orphica* 51, 8, *σὺν Πανὶ σκιρτώσαι ἀν' οὔρεα (Νύμφαι... Βάκχοιο τροφοί)* ; Philostrate l'Ancien, *Imag.* 2, 12, 2, *ἐλέγοντο δὲ καὶ αἱ Νύμφαι χορεῦσαι οἱ καὶ ἀνασκιρτῆσαι τὸν Πᾶνα*.

faisait partie d'un drame satyrique (voir O'Sullivan-Collard 2013, 242–245). Dale 1969, 39–40, pour qui l'« hyporchème dramatique » (l'expression est encore de K. O. Müller) est impensable, combat l'hypothèse.

²² Wilamowitz 1907, 76. Le jeune Wilamowitz 1873, 20 se reprochait d'avoir nommé « bachique » l'hyporchème « apollinien » (1872, 20). Il est logique que Wilamowitz 1913, 133 refuse au fr. 3 Snell–Kannicht de Pratinas le statut d'hyporchème et le rattache au dithyrambe. La célèbre note de Wilamowitz 1914, 2 exclut tacitement l'hyporchème tragique.

²³ Voir Wilamowitz 1914, 2 n. 1. Sur l'origine du « stasimon », voir l'hypothèse de West 1990, 21.

²⁴ Séchan 1930, 190.

²⁵ Sur le mouvement orchestrique visé par ce mot, voir Emmanuel 1895, 55–56. Pour semblable banalisation présumée (*uenio* substitué à *salio* ou *salto*) dans deux textes latins, voir Liberman 2020 à Properce 1, 19, 13. Aussi bien *σκιρτώσι* que *στείχουσι* comportent une « impureté » de resposion vénielle avec le v. 1118, *γένος, κλυτὰν ὃς ἀμφέπει*. Le v. 1129 offre une autre « impureté » du même type.

Χο.	καὶ νῦν, ὡς βιαίας ἔχεται	1140
	πάνδαμος πόλις ὑπὸ νόσου	1141
	
	παῖ Διὸς γένεθλον, προφάνηθ',	1149
	ῶναξ, σαῖς ἅμα περιπόλοις	1150

1141 πάνδαμος W. Dindorf : πάνδημος codd. | ὑπὸ Musgrave : ἐπι codd. || 1149–1150 προφάνηθ' ῶναξ Bergk : προφάνηθι ναξίαις codd.

Je reproduis le texte de Griffith à ceci près que j'adopte la nécessaire correction de Musgrave au v. 1141. Griffith a raison d'écarter le changement symétrique, qu'opèrent Lloyd-Jones–Wilson, de καὶ νῦν en νῦν δ' (1140) et de παῖ Διὸς en Ζηνὸς (1149). Ce changement, qui, certes, simplifie l'analyse métrique, mais en dénaturant la composition du poète,²⁶ ampute d'une syllabe le colon ennéasyllabique où Griffith reconnaît dubitativement une forme de dimètre choriambique.²⁷ Mais le colon ne rentre pas dans la typologie du dimètre choriambique.²⁸ L'analyse provisoire « dochmie + choriambe²⁹ » est préférable. Rapprocher l'ennéasyllabe que dégage la colométrie de Schroeder³⁰ et Dale 1981 au sein d'un autre hyporchème supposé,³¹ *Aiax* 697 = 711, φάνηθ', ῶ θεῶν χοροποί' ἄναξ, glyconien

²⁶ Le colon 1141 = 1150, par lequel débute une nouvelle période (la finale du v. 1148 est « breuis in longo »), commence, comme 1140 = 1149, par trois syllabes longues. Le couple strophe / antistrophe commence par un colon entièrement formé de syllabes longues. Je vois donc, dans les trois longues initiales, la marque de la composition métrico-rythmique du poète. La colométrie courante fait du colon initial une suite de six syllabes longues, erronément interprétée comme dimètre choriambique par Griffith. Il s'agit en réalité d'un pentasyllabe en synaphie syllabique avec un dimètre choriambique octosyllabique et non heptasyllabique : sur le caractéristique « pentamakrôn » sophocléen, voir Willink 2010, 376. Willink corrige le colon initial pour en réduire à cinq les six syllabes mais il est plus plausible d'admettre la synaphie syllabique que je viens d'évoquer.

²⁷ Son texte porte καὶ νῦν mais l'analyse métrique porte et implique καὶ νυν, qui se trouve être une correction de Boeckh 1884 effectuée « responsionis causa » et très justement critiquée par Seyffert 1865.

²⁸ Sur cette typologie, voir Itsumi 1982.

²⁹ Ainsi Dale 1981 (exactement « dragged hypodochm », parce qu'à ce colon répond l'hypodochmie παῖ Διὸς γένεθ-, mais « spondée + crétique » est une forme connue de dochmie, répertoriée par August Seidler en 1811). Le pentasyllabe initial du couple strophe / antistrophe peut justement être analysé comme un dochmie (cf. Willink 2010, 376 n. 91). Le dimètre choriambique du colon 1144 = 1151 est précédé par une « penthémimère iambique » qui n'est pas sans affinité avec le dochmie.

³⁰ Schroeder 1930, 63 § 94. Voir West 1982, 66 n. 80.

³¹ Idée de Müller 1847, 518.

procéphale dont *παῖ Διὸς γένεθλον, προφάνηθ'* est pour ainsi dire une version « anaclastique ». La locution *καὶ νῦν*³² doit être conservée : elle est idiomatique dans une prière où un appel à paraître en renouvelant le secours déjà porté suit l'évocation des services antérieurement rendus par la ou les divinités invoquées. Il est à plus d'un titre utile de convoquer cette partie d'une prière du chœur de l'*Œdipe roi* :³³

πρῶτα σὲ κεκλόμενος, θύγατερ Διός, ἄμβροτ' Ἀθάνα, 160
 γαῖαοχόν τ' ἀδελφεάν
 Ἄρτεμιν, ἃ κυκλόεντ' ἀγορᾶς θρόνον εὐκλέα θάσσει,
 καὶ Φοῖβον ἑκαβόλον αἰτῶ,
 τρισσοὶ ἀλεξίμοροι προφάνητέ μοι·
 εἶ ποτε καὶ προτέρας ἄτας ὑπερορнуμένας πόλῃ 165
 ἠνύσατ' ἐκτοπίαν φλόγα πῆματος, ἔλθετε καὶ νῦν.

Le v. 1149 souffre à la fois d'une inégalité de respiration entre *καὶ νῦν* ὡς et *παῖ Διὸς* (mot pyrrhique) et de la superfétation *παῖ Διὸς γένεθλον*. Le *προφάνητέ μοι* du v. 164 de l'*Œdipe* suggère l'introduction du pronom enclitique *μοι* : *Ζηνὸς μοι γένεθλον, προφάνηθ(ι)*. J'emprunte *Ζηνὸς* à Bothe. *Δῖον* (Seyffert 1865) est bien sûr aussi possible.³⁴ Comparer *Trach.* 956, *τὸν Διὸς ἄλκιμον γόνον*, où le mètre iambique impose *Ζηνὸς (t)* ou *Δῖον* (Nauck).

ΑΓ. καὶ γὰρ ἠδοναί 1165
 ὅταν προδῶσιν ἀνδρός, οὐ τίθημ' ἐγὼ
 ζῆν τοῦτον, ἀλλ' ἔμψυχον ἠγοῦμαι νεκρόν.
 πλούτει τε γὰρ κατ' οἶκον, εἰ βούλῃ, μέγα,
 καὶ ζῆ τύραννον σχῆμ' ἔχων· ἐὰν δ' ἀπῆ
 τούτων τὸ χαίρειν, τᾶλλ' ἐγὼ καπνοῦ σκιᾶς 1170
 οὐκ ἂν πριαίμην ἀνδρὶ πρὸς τὴν ἠδονήν.

1165 *καὶ γὰρ ἠδοναί* Seyffert 1865 post Hartung (cf. sch. ad 1167 laudatum) : *τὰς γὰρ ἠδονὰς* codd. necnon Athenaeus 280 c,

³² Voir Finglass 2018, 219. La modification de *καὶ νῦν* par Lloyd-Jones–Wilson est, je présume, cause que notre passage n'est pas cité par Finglass. « The *καὶ* in the manuscripts at 1140 is a connective *καὶ* », objectent Lloyd-Jones–Wilson 1997, 83, mais il n'y a là qu'une pétition de principe.

³³ Texte et colométrie de Finglass 2018. Comparer Willink 2010, 412–414 et Lachmann 1819, 127 et 141.

³⁴ Voir Seebass 1880, 18.

547 c || 1166 ἀνδρός] ἀνδρας Zot : ἀνδρες Athenaeus 280 c, 547 c : ἀνδρα Eusthatus 957. 17 supra linea in libro autographo (cf. van der Valk ad loc.) | οὐ τίθημ' οὔτι φημ' Meineke || 1167 om. codd., praebent Athenaeus et Eusthatus, qui ea dicit extare apud τὰ ἀκριβῆ ἀντίγραφα : οὐ νομίζω ζῆν ἐκεῖνον τὸν ἀνδρα ὃν ἂν προδῶσιν αἱ ἡδοναί sch. L || 1171 ποιόμην (id est ποιοίμην) Gleditsch (cf. πουαίμην Zf teste Dawe).

L'apparat critique, que j'emprunte, à quelques détails près, à Lloyd-Jones–Wilson, illustre le trouble de la tradition du texte de ce passage. Ce trouble est encore plus grand qu'il n'y paraît, car, ainsi que le signale très discrètement la mention de la conjecture de Gleditsch au v. 1171, un problème affecte les v. 1170–1171. « Mais si de tous ces avantages est retranchée la jouissance, le reste (c'est-à-dire, je suppose, les avantages sans la jouissance), moi pour une ombre de fumée je ne les achèterais pas à un homme, par comparaison avec le plaisir (c'est-à-dire, je suppose : 'je serais prêt à payer pour le plaisir accompagnant ces avantages ce que je ne serais pas prêt à payer pour ces avantages sans le plaisir') ». La locution οὐκ ἂν πριαίμην paraît ne pas cadrer avec καπνοῦ σκιᾶς, qui semble appeler non un verbe du sens d'« acheter »³⁵ mais un verbe du sens d'« estimer » : « les avantages sans la jouissance, je les tiens pour une ombre de fumée ». À la révocation en doute de πριαίμην on pourrait opposer *Aias* 477–478, οὐκ ἂν πριαίμην οὐδενὸς λόγου βροτόν | ὅστις κενᾶσιν ἐλπίσιν θερμαίνεται, si la leçon était incontestable et que Nauck (en 1865) et Madvig,³⁶ entre autres, ne fussent pas, comme je le crois, fondés à suggérer ποιοίμην (bacchiaque) dans l'*Ajax*. Dans l'*Antigone*, la conjecture de Gleditsch ποιοίμην rend ἀνδρὶ inconstructible et Lloyd-Jones–Wilson aurait dû, comme font Nauck³⁷ et Jebb, préciser

³⁵ « Sehr unpassend, da man für eine καπνοῦ σκιά (d. h. für etwas wesenloses oder völlig werthloses) nichts kaufen kann », écrit Nauck dès la révision de Schneidewin 1852 publiée en 1880.

³⁶ Madvig 1871, 207 (« et per se ineptum est nec λόγος pretium est, quo quis ematur »). Une écrasante majorité d'éditeurs et de commentateurs gardent et, le cas échéant, défendent la leçon transmise (voir Finglass 2011, 277). Bien sûr, on se sert du passage de l'*Antigone* pour défendre celui de l'*Ajax*. Opposer à ces passages ceux que citent Finglass et Collard 2018, 121 pour illustrer l'idiotisme οὐκ ἂν πριαίμην avec « genetiuis pretii » et où le mot au génitif a une valeur d'échange très petite mais non absolument inexistante (voir l'objection de Nauck cité note précédente). Finglass mentionne Hérodote 1, 33, 9, οὔτε λόγου μιν ποιησάμενος οὐδενὸς ἀποπέμπεται, sur lequel Nauck appuyait sa conjecture.

³⁷ Nauck 1886, 170, par qui je connais la conjecture.

que Gleditsch lui substitue πάντα : « tout le reste, je ne le tiendrais pas pour ombre de fumée en comparaison du plaisir ». Ces deux corrections inséparables présentent aussi l'avantage de faciliter la compréhension du syntagme πρὸς τὴν ἡδονήν qui, tel que le vers 1171 est transmis, n'est pas sans faire difficulté. Je pense cependant que les deux corrections de Gleditsch sont fourvoyées et semblables à un cautère sur une jambe de bois : il me paraît plus plausible que le vers 1171 ait été forgé, d'après une version déjà altérée du v. 477 de l'*Ajax*,³⁸ pour rendre intelligible la séquence elliptique τᾶλλ' ἐγὼ καπνοῦ σκιᾶς.³⁹ Tournier,⁴⁰ qui supposa l'interpolation, crut pouvoir se tirer de la difficulté de l'ellipse en changeant ἐγὼ en ἄγω, mais le grec ἄγω ne paraît pas être employé comme ποιοῦμαι pour exprimer l'appréciation avec un génitif de prix.⁴¹ Néanmoins la question se pose bel et bien de savoir si la séquence très elliptique que complète censément l'interpolation peut être attribuée telle quelle à Sophocle. Si elle ne le peut pas, je suggère, à la place de τᾶλλ' ἐγὼ, ἀξιῶ, c'est-à-dire <ταῦτα> ἀξιῶ καπνοῦ σκιᾶς, « j'attribue à ces avantages la valeur d'une ombre de fumée » (cf. Platon, *Leg.* 917 d, ὀπίσης ἂν τιμῆς ἀξιώση τὸ πωλούμενον et rapprocher la locution οὐδενὸς ἄξιον, « sans aucune valeur »⁴²). La sous-entente de ταῦτα tiré de τούτων ne fait pas difficulté ; ma proposition élimine τᾶλλ(α), qui n'est pas bien clair. Il serait plus clair en l'absence de τούτων : « si la jouissance n'est pas là, le reste ne vaut rien ».⁴³ La présence de τούτων rend τᾶλλ(α), qui renvoie

³⁸ Pour un phénomène identique dans l'*Œdipe à Colone*, voir Liberman 2020, 31.

³⁹ Sur l'interpolation d'un vers due à l'incompréhension ou au refus d'une ellipse, voir Barrett 2007, 469–472.

⁴⁰ Tournier 1875, 125 n° 395. Nauck approuvait Tournier dans la révision de Schneidewin 1852 publiée en 1880.

⁴¹ Nieberding 1875, 11 relève l'emploi sophocléen et hérodotéen de ἄγειν au sens de « achten, schätzen, halten = νομίζειν » : cf. *Ant.* 34–35, τὸ πρᾶγμα ἄγειν | οὐχ ὡς παρ' οὐδέν. Mais il y a une différence entre ce passage et l'expression qu'admet Tournier.

⁴² Voir la scholie ancienne à Aristophane, *Nub.* 252 b (Holwerda), τὰ γὰρ μηδενὸς ἄξια καπνοῦς καὶ σκιᾶς καὶ νεφέλας ὀνόμαζον et Leutsch-Schneidewin 1839, 425–426 à *Appendix prouerbiorum* III, 44.

⁴³ Il vaut la peine de rapprocher Eschyle, *Ag.* 349–350, τὸ δ' εὖ κρατοίη μὴ διχορρόπως ἰδεῖν | πολλῶν γὰρ ἐσθλῶν τὴν ὄνησιν εἰλόμην. On entend en général soit « je préfère la jouissance <de ce que j'ai> à <la jouissance> de nombreux avantages <que je n'ai pas> » (Fraenkel 1950), sens pertinent mais qui, même si on lit τήνδε avec Hermann, force le grec, soit « j'ai choisi la jouissance de nombreux avantages » (Denniston–Page 1957) ou, pire, « j'ai obtenu (εἰλόμην = ἡρόμην ?) la jouissance de nombreux avantages » (Medda 2017), dans les deux cas sens non pertinent (« sinnlos » Wilamowitz 1962, 439) et peu en accord avec le v. 349, car

au même objet que τούτων, obscur. Si je vois juste, quelque mélecture de ἀξιῶ⁴⁴ (en écriture capitale) aura amené non seulement, par une forme de « Binneninterpolation », la fausse correction τᾶλλ’ ἐγὼ mais en plus son complément pratiquement indispensable, le vers 1171, qui insère le second hémistiche du vers 1170 dans une construction superficiellement acceptable. Athénée cite déjà les vers 1170–1171 tels que nos manuscrits de Sophocle les présentent : la faute est donc ancienne, ce qui ne doit pas surprendre.

ΑΓ. φωνῆς δ’ ἄποθεν ὀρθίων κωκυμάτων
 κλύει τις ἀκτέριστον ἀμφὶ παστάδα,
 καὶ δεσπότη Κρέοντι σημαίνει μολῶν·
 τῷ δ’ ἀθλίας ἄσημα περιβαίνει βοῆς
 ἔρποντι μᾶλλον ἄσσον, οἰμώξας δ’ ἔπος 1210
 ἴησι δυσθρήνητον.

Récit du messager. Des sons indistincts, émanant d’Hémon, parviennent à Créon qui se rapproche du lieu où se trouve son fils. L’occurrence de εἰσεβαίνομεν au v. 1205 (cf. aussi [ση]μαίνει v. 1208) et la construction inhabituelle de περιβαίνει avec le datif ont fait peser sur cette leçon le soupçon (Lloyd-Jones–Wilson préfèrent mettre εἰσεβαίνομεν en doute). Les conjectures περισαίνει (Schaefer), περιπίτνει (Hermann), περιπολεῖ

l’infinifit final-consécutif μὴ διχορρόπως ἰδεῖν vise la distinction entre « un ‘tiens’ » et « deux ‘tu l’auras’ » (« mieux vaut un ‘tiens’ que deux ‘tu l’auras’ »). Je soupçonne qu’il faut, à la place de πολλῶν, lire ὄντων, qui se trouve dans bien des parallèles cités par Fraenkel II, 179 et par exemple Ménandre, *Kolax* fr. 1, 6–7 Kassel–Austin et Pernerstorfer, τῶν ὄντων τε νῦν | ἀγαθῶν ὄνησιν (sc. διδόναι) : « je préfère la jouissance des avantages qui sont là (à la jouissance de ceux qui ne le sont pas) ». La dernière explication de Wilamowitz (1927), « je préfère la jouissance du succès au succès lui-même », n’est pas moins saugrenue qu’abusive.

⁴⁴ Au vers 637, ἀξιῴσεται (Musgrave) s’est corrompu en ἀξίως / ἄξιος (non métrique) ἔσται. En revanche, en 1247–1248, ἐς πόλιν γόους οὐκ ἀξιώσειν (Griffith d’après les manuscrits, en n’admettant rien de moins que l’ellipse de γοῦσθαι) est impossible et ἐς πόλιν γόου οὐκ ἀξιώσειν (Lloyd-Jones–Wilson 1990, 148 d’après une conjecture de Pearson) n’est pas, à mon sens et malgré l’approbation de Housman 1972, 1094, plausible (« simply unbelievable Greek », dit Dawe 2007, 364) : ἐξανήσειν (Blaydes) est une conjecture digne de considération. Elle a entre autres le mérite de pourvoir ἐς πόλιν d’un rattachement : cf. 1094, ψευδὸς ἐς πόλιν λακεῖν ; 1082–1083, φέρων | ἀνόσιον ὄσμῆν ἐστιοῦχον ἐς πόλιν (mais il faut peut-être lire, dans ce passage soupçonné d’être interpolé par Wunder 1846, non πόλιν, possible faute par persévérance due à πόλεις v. 1080, mais πάγον).

(Wunder) n'ont, à mon sens, rien pour séduire. Les sons indistincts se rapprochent de Créon plutôt, je gage, qu'ils ne l'environnent. Je suggère donc προσβαίνει ou, si la reprise d'un composé de βαίνω doit être écartée, προσχρίμπει, en comparant Pindare, *Pyth.* 12, 21–22, τὸν Εὐρύαλας ἐκ καρπαλιμᾶν γενύων | χριμφθέντα σὺν ἔντεσι μιμήσαιτ' ἐρικλάγκταν γόον.⁴⁵ Le simple, transitif, est chez Sophocle (*El.* 721) et le composé, intransitif, n'est attesté que dans les *Orphica* (*Lith.* 53, ποτιχρίμπτοιο), mais il n'y a pas là d'objection sérieuse.⁴⁶ Le simple χρίμπτω, intransitif (« approcher »), est chez Euripide (*Ion* 156 ; *Andr.* 530) et Sophocle a ἐγχρίμπτω intransitif.⁴⁷ On admet généralement l'adjectif substantivé ἄσημα⁴⁸ et le pléonasme μᾶλλον ἄσσον, dont Jebb rapproche trois passages empruntés à Eschyle, Euripide et Platon respectivement.⁴⁹ Je note que ἄσσον est employé seul v. 1215. Une scholie explique τὰ κακὰ σύμβολα τῆς βοῆς περιστοιχίζεται, ce que je trouve très frappant : on dira que κακά σύμβολα explique le seul ἄσημα, mais il me paraît possible que κακά explique ἄσημα et que σύμβολα reprenne purement et simplement le mot original. Sophocle emploie le substantif σύμβολον au sens de « signe » (*Ph.* 403–404 σύμβολον σαφὲς λύπης ; *Oed. rex.* 221) :⁵⁰ je suggère qu'il a pu écrire ici ἄσημα... βοῆς ἔρποντι σύμβολ(α).⁵¹ Mais σύμβολα est peut-être une variation, effectuée par le scholiaste, de

⁴⁵ Voir Schmidt 1876, 240. Stepantsov 2018 suggère de remplacer χριμφθέντα par χρεμφθέντα, de χρέμπτομαι, non attesté au passif (sur le verbe, voir Tichy 1983, 156–157).

⁴⁶ Je relève la conjecture de Dindorf 1873, 302 a (s. v. ποτιχρίμπτομαι) ὄπλων κτύπος ποτιχρίμπτεται (« appropinquat ») chez Eschyle, *Sept.* 84 (contreposer West 1990, 99–101).

⁴⁷ *El.* 898, μή πού τις ἡμῖν ἐγγὺς ἐγχρίμπτη βροτῶν. Kaibel 1896, 210 veut que le verbe ne soit qu'apparemment intransitif et qu'on supplée πόδα. L'usage emporte l'idée de contact (cf. Schmidt 1876, 239–240), d'attrition et parfois d'entame, ce que confirme l'étymologie (cf. Pott 1861, 778–779 ; Beekes 2010 au mot χρίμπτομαι).

⁴⁸ Voir Bruhn 1899, 32 § 23. 2. Nauck eut l'étrange idée de lui substituer la forme dorienne ἄχημα (= ἤχημα). Le passage de l'*Agamemnon* d'Eschyle (1595) qui paraît comporter ἄσημα substantivé est gâté : voir Denniston–Page 1957, 215 et West 1998 contre Fraenkel 1950 et Medda 2017, III, 420 (« ἄσημα δ' αὐτῶν : 'le parti delle loro carni non riconoscibili' » ; « all the meats served to Thyestes were (in this sense) *indistinguishable* », protestent Denniston et Page).

⁴⁹ Voir Bruhn 1899, 101 § 179.

⁵⁰ Voir Kugler 1905, 10.

⁵¹ Pour l'éllision ἔρποντι σύμβολ' ἄσσον, comparer 63 ἔπειτα δ' οὐνεκ' ἀρχόμεσθ' ἐκ κρεισσόνων.

σήματα. Il y a dans l'expression ἄσημα σύμβολα ou ἄσημα σήματα une phraséologie très bien attestée et tout à fait caractéristique.⁵²

ΑΓ. ἴτ' ἄσσον ὠκειῖς, καὶ παραστάντες τάφῳ 1215
 ἀθρήσατ', ἄρμὸν χόματος λιθοσπαδῆ
 δύντες πρὸς αὐτὸ στόμιον, εἰ τὸν Αἴμονος
 φθόγγον συνήμ', ἢ θεοῖσι κλέπτομαι.

Créon, dont le messager retranscrit les propos, ordonne à ses serviteurs d'aller voir si c'est bien la voix d'Hémon entombé avec Antigone qu'il entend. « Standing right by the tomb, traduit Griffith, look, after you enter through the stone-torn seal(?) of the mound into the <tomb's> actual mouth, <and see> whether I <really do> hear Haimon's voice ». Selon le Colonel Mure,⁵³ Bruhn,⁵⁴ Bellermann 1913, Lloyd-Jones⁵⁵ et Griffith, les serviteurs doivent s'engager dans un couloir (« dromos ») qui mène à l'entrée proprement dite de la « chamber-tomb (*tholos*) ». Avant de s'engager dans le couloir, « they must first break through an outer wall » : cette explication de Lloyd-Jones–Wilson correspond à leur conjecture ἀγμὸν, « break »,⁵⁶ sens exceptionnel de ce mot qui signifie

⁵² Voir Blaydes 1859 à *Oed. rex* 1214, ἄγαμον γάμον ; Bruhn 1899, 120 § 222 ; Meyer 1923, 103–104 ; Wackernagel 1928, 291 ; Fehling 1968 ; Barrett 1974 à Euripide, *Hipp.* 1144.

⁵³ Mure 1839, 264–270 a identifié et fait connaître le type de monuments dont il est question et il a vu le lien du texte de Sophocle avec l'objet de son étude archéologique. Son analyse, approuvée par Welcker 1850, 369–371, laisse loin derrière elle tout ce qui a précédé mais aussi ce qui a suivi et qui l'oublie.

⁵⁴ Bruhn 1913, 35–37. Contre Bruhn, voir Wilamowitz (fils) 1917, 11–14, qui expose les difficultés du passage et nie qu'une solution satisfaisante puisse être trouvée d'après les indications insuffisamment claires du poète. Le père (Wilamowitz 1914, 91, « dessen unklare Abgaben über Antigones Grabgemach ») ne pense pas autrement. « Sophocles was not an archaeologist, remarque Barrett 2007, 329, and I think it mistaken to expect from him a consistent and accurate picture of a particular kind of Mycenaean tomb ». Mure prouve au contraire que les indications de Sophocle sont (même s'il n'était pas archéologue !) très claires ; tel est aussi l'avis de Welcker 1850, 370. « Die von Sophokles dramatisierte Geschichte selbst führt darauf, daß sie nicht erst in Athen erfunden ist. Mir ist das in Theben aufgegangen, als ich dort viele Felsenhöhle sah, wie sie Sophokles als Grab Antigone beschreibt » (Wilamowitz 1914, 92).

⁵⁵ Lloyd-Jones–Wilson 1990, 146–147.

⁵⁶ Lloyd-Jones–Wilson 1997, 84.

ailleurs « a broken off piece of something » (Griffith). West⁵⁷ lui non plus ne se satisfait pas du texte transmis mais préfère à la conjecture ἀγμὸν la correction de λιθοσπαδῆ en *λιθοσχαδῆ (cf. σχάζω), indiquant « that the stones do not fit flush ». West tient ἀρμὸν χώματος λιθοσχαδῆ pour le complément de ἀθρήσατ', « observe the stone-gaping joint » et croit que le sens global est « go and look through a chink at the entrance ». Il y a là, au moins, un contresens de construction et c'est à juste titre que ni Lloyd-Jones–Wilson ni Griffith ne se sont ralliés à cette interprétation. Ils se sont eux-mêmes, je le crains, fourvoyés, les deux premiers en supposant que les serviteurs devaient « first break through an outer wall », le troisième en imaginant que ἀρμὸν désigne « the '(stone) facing' (sc. that 'sealed up' and 'fastened' the burial mound), now 'with stones ripped-out' from it ». Selon Griffith, il s'agit du mur qui scelle l'entrée, στόμιον, « the doorway leading from the *dromos* into the burial-chamber ». Cette explication me paraît incompatible avec ἀρμὸν χώματος δύντες πρὸς αὐτὸ στόμιον, mots qui, si je ne m'abuse, impliquent que les serviteurs s'engagent dans une structure avant de parvenir à l'entrée de la chambre proprement dite.⁵⁸ L'expression « énigmatique » ἀρμὸν χώματος⁵⁹ désigne, selon Mure, « die architektonische Fronte oder Einfassung (framework) der Eingangsthüre » du « tumulus »⁶⁰ et λιθοσπαδῆ se rapporte au déplacement de la pierre « monolithe » bloquant l'entrée – en somme, « tumuli compagem depulso saxo aperiendam ». D'après l'étude serrée de Peter Corssen,⁶¹ en partant de « Fuge zwischen zwei Quadersteinen » et en passant par « der eingefügte Stein selbst », on arrive, pour ἀρμός, au sens de « der Raum, den ein solcher Stein einnahm », d'où ce rendu : « der durch Hervorziehen und Umdrehen des Steines hervorgebrachte leere Raum ».⁶² Telle semble être l'explication exacte, perdue de vue par

⁵⁷ West 1979, 109.

⁵⁸ Ainsi Mure 1839, 265.

⁵⁹ Seyffert 1865 lit avec conviction χάσματος en alléguant 1204–1205, λιθόστρωτον κόρης | νυμφεῖον Ἴαιδου κοῖλον ; la redondance χάσματος / στόμιον, qui plaît à Seyffert, me déplaît. Le caractère « énigmatique » de l'expression rappelle Pindare, *Pyth.* 6, 54, μελισσᾶν (...) τρητὸν πόνον (style « dithyrambique »). À la suite de Mure, Welcker 1850, 37 rapproche κατηρεφεῖ τύμφῳ περιπτύζαντες (885–886) de la ruche en paille, ἐν σμήγεσσι κατηρεφέεσσι (Hésiode, *Theog.* 594).

⁶⁰ Rapprocher Welcker 1850, 37, « die wohl einfugende schwer aufzuziehende steinerne Pforte ».

⁶¹ Voir Corssen 1913, résumé chez Bruhn 1913, 37.

⁶² Le sens de « fente » se trouve entre autres chez Plutarque, *Alex.* 3, 2, ἀποβαλεῖν δὲ τῶν ὄψεων αὐτὸν τὴν ἐτέραν, ἦν τῷ τῆς θύρας ἀρμῶ προσβαλῶν, κατώπτειυσεν κτλ. « Umdrehen » est peut-être dû à la leçon transmise περιαιρομένῳ

l'érudition récente. Le second élément du composé λιθοσπαδῆ exprime alors non l'idée d'« arracher »⁶³ mais celle de « tirer ».⁶⁴ Griffith croit qu'il s'agit de pierre(s) déplacée(s) par Hémon pour accéder auprès d'Antigone. Remarquant que Créon ne sait pas encore qu'Hémon a rejoint Antigone, Wunder 1846 suppose que ce sont ses serviteurs que le roi charge de déplacer la (les) pierre(s). En tout cas, il a bien fallu qu'Hémon entre. Robert⁶⁵ considère qu'il n'a pu avoir la force de déplacer la (les) pierre(s), admet donc une porte qui s'ouvre seulement de l'extérieur, rapporte ἄρμὸν χώματος au « dromos » et explique dubitativement λιθοσπαδῆ par « aus (herbeigeschleppten ?) Steinen gefügt ». L'interprétation de Mure, qui, entre autres, permet d'expliquer λιθοσπαδῆ d'une manière très satisfaisante, me paraît préférable.

ΑΓ. τὸν δ' ἀμφὶ μέσση περιπετῆ προσκείμενον,
 εὐνῆς ἀποιμώζοντα τῆς κάτω φθοράν
 καὶ πατρὸς ἔργα καὶ τὸ δύστηνον λέχος. 1225

Le messager évoque la détresse d'Hémon, qui étreint la défunte Antigone. Si l'on ne veut pas envisager, comme font Lloyd-Jones–Wilson, de supprimer le vers 1225,⁶⁶ il faut du moins s'interroger sur la leçon apparemment répétitive λέχος, « mariage » selon Griffith, à qui plaît la conjecture de Bergk λάχος, laquelle introduit un mot eschyléen.⁶⁷ Pour ma

dans un passage de Plutarque que Corssen et Bruhn allèguent, *Philopoim.* 19, 4, οὐ μὴν ἀλλὰ κομίσαντες αὐτὸν εἰς τὸν καλούμενον Θησαυρόν, οἴκημα κατάγειον οὔτε πνεῦμα λαμβάνον οὔτε φῶς ἔξωθεν οὔτε θύρας ἔχον, ἀλλὰ μεγάλῳ λίθῳ προσαγομένῳ (conjecture de K. Ziegler) κατακλειόμενον, ἐνταῦθα κατέθεντο, καὶ τὸν λίθον ἐπιρράξαντες ἄνδρας ἐνόπλους κύκλῳ περιέστησαν. Voir la note érudite de Bloomfield 1831, 530–531 à *Euang. sec. Matth.* 27, 60, προσκυλίσας λίθον μέγαν τῇ θύρᾳ.

⁶³ Voir νεοσπάς « récemment arraché » dans *Ant.* 1201–1202, ἐν νεοσπάσιν θαλλοῖς.

⁶⁴ Voir *Phil.* 290, νευροσπαδῆς ἄτρακτος, « neruo adducta sagitta » (Cavallin 1875) ; ὀλοσπάδες (mieux que ὀλοσπαδεῖς) fr. 1076 Radt, apparemment « bues d'une traite », « funditus hastas », à en juger par l'explication de Photios o 241, ὀλοσπάδες· ὄλαι καταπνόμεναι καὶ κατασπόμεναι. Σοφοκλῆς.

⁶⁵ Robert 1915, 373–374.

⁶⁶ Dawe 1996 l'élimine.

⁶⁷ « Substantivum, décide Seyffert 1865 dans sa note au v. 1303, quo ipse (Sophocles) nunquam usus est ». Si l'on admet la correction de Bergk, la faiblesse, à mon avis frappante, de πατρὸς ἔργα demeure. Dawe 1979 (cf. Dawe 2007, 364) admet λάχος (Bothe) pour λέχος au v. 1303.

part, je trouve très étrange et même suspect l'obscur τῆς κάτω φθοράν, « the ruination of <his> marriage-bed down below » (Griffith), « the ruin of his marriage (which is to be only) in the world below », explication que Jebb repousse et à laquelle il préfère la platitude « the loss of his bride who is with the dead ». Seyffert 1865 contestait cette explication ; selon lui, Hémon regrette la perte de la tranquillité dont il s'attendait à jouir en compagnie d'Antigone dans leur « séjour tombal », dérangé et ouvert par Créon. Une telle interprétation, tirée par les cheveux, a du moins le mérite d'accuser l'obscurité et le caractère insatisfaisant du texte transmis. Sophocle avait-il écrit τὴν καταφθοράν ?⁶⁸ Ce substantif se trouve chez Eschyle et Euripide.

ΑΓ.	ὁ δ' ὡς ὄρα̃ σφε, στῦγνὸν οἰμῶζας ἔσω χωρεῖ πρὸς αὐτὸν κάνακωκύσας καλεῖ· « ὦ τλήμον, οἶον ἔργον εἴργασαι· τίνα νοῦν ἔσχες; ἐν τῷ συμφορᾶς διεφθάρης; ἔξελθε, τέκνον, ἰκέσιός σε λίσσομαι. »	1226 1230
-----	--	----------------------------------

Le messager décrit à Eurydice la confrontation de Créon et d'Hémon à l'endroit où Antigone, entombée vivante, s'est donné la mort. Griffith rapporte ὁ δέ à Créon, ce qui est évident, et σφε ainsi que αὐτὸν à Hémon. « The primary reference, observe-t-il,⁶⁹ is clearly to his son, his overriding concern throughout and chief focus of the preceding three lines. Line 1227 αὐτόν confirms this ». Mais ces vues se heurtent à un obstacle incontournable : il est, pour parler avec modération, extrêmement peu plausible de rapporter à Hémon, qui n'a pas encore porté la main contre lui-même, les vers 1228–1229, lesquels sont parfaitement adaptés à Antigone.⁷⁰ Il faut, si je ne m'abuse, se rendre à une évidence, très importante pour apprécier le personnage de Créon tel que le façonne Sophocle : le père d'Hémon n'est pas insensible à la mort d'Antigone. C'est le vers 1230 qui est adressé à Hémon. « There is no difficulty in taking 1230 as addressed to Haemon, since the vocative, τέκνον, marks the

⁶⁸ Conjecture anticipée par van Herwerden 1887, 66. Il n'est pas mauvais de la rappeler au souvenir des érudits.

⁶⁹ Voir aussi Lloyd-Jones–Wilson 1997, 85, palinodie corrigeant 1990, 147–148.

⁷⁰ C'est ce qu'ont déjà vu Broadhead 1968, 77–80 ainsi que Ledbetter 1991 et 1999.

shift of address » écrit Mme Ledbetter.⁷¹ Mais, comme le chœur interpelle Antigone (855) et Tirésias (1023) Créon au moyen du vocatif τέκνον, la transition entre 1228–1129, adressés à Antigone, et 1230 peut paraître insuffisamment nette et l'on pourrait croire qu'il y a lieu de supposer la perte d'un ou deux vers. Cependant le jeu de l'acteur suppléait au manque de clarté du changement d'adresse que peut ressentir le lecteur moderne. Si les vues ici exposées sont, dans leur principe, justes, il suit que σφε doit être rapporté à Antigone et Hémon et que αὐτὸν doit être changé non en αὐτοῦς (Broadhead) ou αὐτὸ (encore Broadhead, dont Lloyd-Jones–Wilson avaient accepté la conjecture, forme non attestée chez Sophocle⁷²) mais αὐτήν (Ledbetter⁷³). Boeckh,⁷⁴ qui défend une vision équilibrée des personnages d'Antigone, qu'il ne peint pas tout en blanc, et de Créon, qu'il ne peint pas tout en noir, aurait profité de la réinterprétation du passage que nous exposons et qui suggère que Sophocle ne se faisait pas et ne voulait pas qu'on se fit une idée si absolument négative de Créon.⁷⁵ Car c'est sans doute aussi un préjugé sur Créon qui entretient la cécité des éditeurs sur ce passage.

Xo. οὐκ οἶδ'· ἐμοὶ δ' οὖν ἢ τ' ἄγαν σιγή βαρύ
δοκεῖ προσεῖναι χη μάτην πολλή βοή. 1252

Le chœur⁷⁶ considère comme de mauvais augure le silence d'Eurydice, qui, de fait, s'ôtera la vie. Jebb explique « προσεῖναι : so oft. of attendant circumstances (or of characteristic attributes) : *Tr.* 250 τοῦ λόγου [τῷ λόγῳ Margoliouth, Lloyd-Jones–Wilson] δ' οὐ χρη φθόνον, | γύναι, προσεῖναι. –

⁷¹ Ledbetter 1991, 29. Il faudrait matérialiser le changement d'allocutaire par un tiret horizontal. Le changement d'allocutaire opéré chez Eschyle, *Choeph.* 903–904 est beaucoup plus brutal ; néanmoins les éditeurs ne le signalent pas dans le texte grec : c'est regrettable.

⁷² Hasse 1891, 5 accepte cette forme, restituée par Kaibel, dans *Phil.* 426, mais Lloyd-Jones–Wilson préfèrent là une autre correction. Selon Griffith, « it may also be doubted whether Haimon and Ant. qualify for the dual, which elsewhere in this play is reserved for brothers and sisters ». Lloyd-Jones–Wilson 1997, 85 reviennent à αὐτὸν.

⁷³ La conjecture, communiquée à Lloyd-Jones–Wilson 1990, 147–148, se trouve justifiée chez Ledbetter 1991, 29.

⁷⁴ Boeckh 1884, 134–144.

⁷⁵ Voir là-contre Ullrich 1853, dont l'opuscule répond à Boeckh. Wilamowitz 1923, 343–345, se situe du côté d'Ullrich.

⁷⁶ Le coryphée, selon Muff 1877, 118.

Cp. 720 ». ⁷⁷ Le grec est, si je comprends bien, censé signifier « le silence excessif non moins qu'une vaine abondance de cris me semble être présent (?) ⁷⁸ comme une chose lourde (de menace) ». « But to me, at least, traduit Jebb de façon élégante mais lointaine, a strained silence seems to portend peril, no less than vain abundance of lament ». Les « parallèles » allégués par Jebb ne contribuent en rien à résoudre la difficulté de βαρύ, censé signifier « comme une chose lourde de menace ». ⁷⁹ On peut opposer, pour la construction grammaticale, le v. 767, νοῦς δ' ἐστὶ τηλικούτος ἀλγήσας βαρύς, « l'esprit d'un être si jeune, est, sous le coup de la douleur, plein de rancœur » (le chœur cherche à excuser Hémon auprès de son père). La traduction naturelle de Jebb, « portend peril », le rendu des traducteurs en général et la question que Créon pose au chœur, τί τοῦτ' ἄν εἰκάσειας; (1244), et à laquelle celui-ci répond suggèrent la piste d'un « uerbum praenuntiandi » dont βαρύ dépendrait à titre de complément, par exemple προφαίνειν ou προφηναί, προειπεῖν (Sophocle a εἰπεῖν, ἀντειπεῖν, ἐξειπεῖν et προσειπεῖν) ou encore προφωνεῖν, avec lequel βαρύ pourrait être un accusatif qualificatif, « donner à entendre un son avant-coureur grave, menaçant ». Nous avons signalé la correction τῷ λόγῳ, qui éclaire προσεῖναι dans *Trach.* 251, allégué par Jebb pour expliquer le vers 1252. Les vers 719–720 de l'*Antigone*, γνώμη γὰρ εἴ τις κὰπ' ἐμοῦ νεωτέρου | πρόσσεστι, sont un peu difficiles. Sous κὰπ' Jebb préfère avec raison reconnaître, plutôt que ἐπί, ἀπό, qui avait déjà les faveurs de Schneider 1826. Mais l'explication de Jebb, « if I also, younger though I am, can contribute a sound opinion », baigne dans un flou artistique. La mise au point de Cavallin ⁸⁰ sur le sens de προσεῖναι incite, si elle juste, à comprendre : « si quelque jugement, bien qu'il émane de ma jeunesse, se trouve en moi ». Notre passage est repris par Créon, καὶ τῆς ἄγαν γάρ

⁷⁷ Voir aussi Jebb 1898 à *Phil.* 129, ὡς ἂν ἀγνοία προσῆ, « may be an attendant circumstance, *i.e.*, may aid our plan ».

⁷⁸ La mise au point de Cavallin 1875, 71–72 sur le sens de προσεῖναι (« cum omnino *inesse, esse* in aliquo (...), tum *in* alicuius *mente inesse, menti obuersari, mentem subire* significat ») suggère, si elle est juste, que l'emploi du verbe ici ne va pas sans difficulté, indépendamment du problème que je vais soulever.

⁷⁹ L'idiotisme βαρύ = βαρύ τι est connu (cf. Bruhn 1899, 12 § 17). Comparer le type οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη (Brugmann 1925, 174–175). Nous avons déjà vu μεῖζον = μεῖζόν τι au v. 182 (note au v. 190). L'index de Jebb cite καλῶς ἔχον dans γένοιτο μέντ' ἄτερ' ἄτερ' καλῶς ἔχον (687), mais la vraie leçon est peut-être χᾶτερον (Seyffert 1865 ; Brown 1991, 332–333 remplace ἔχον par φρονεῖν). Lloyd-Jones–Wilson suivent Heimreich en supprimant le vers, ce qui, je crois, est une erreur.

⁸⁰ Cavallin 1875, 71–72.

ἐστί που σιγῆς βάρος (1256), si du moins Nauck n'a pas raison d'y voir une interpolation inspirée par notre passage.

ΕΞΑΓ.⁸¹ ὃ δέσποθ', ὡς ἔχων τε καὶ κεκτημένος,
τὰ μὲν πρὸ χειρῶν τάδε φέρεις, τὰ δ' ἐν δόμοις
ἔοικας ἦκων καὶ τάχ' ὄψεσθαι, κακά. 1280

1279 φέρεις Brunck : φέρων codd. || 1280 ἦκων Brunck : ἦκειν codd.
|| καὶ τάχ' LVZf : καὶ τὰ γ' AZO : καὶ τὰδ' RUY : καὶ τὰ τ' S.

« Seigneur, en tant que <largement> pourvu et doté de malheurs, tu portes dans les bras les uns, que voici (à savoir Hémon), tandis que, les autres malheurs, qui se trouvent dans ta demeure (il vise Eurydice, laquelle s'est aussi donnée la mort), tu sembles bien, une fois que tu seras arrivé <au palais>, devoir très vite les voir ! ». Je traduis assez près du texte pour en rendre sensible la construction intriquée.⁸² Ce qui est, entre autres, remarquable, c'est le rejet en position finale absolue du complément de ἔχων τε καὶ κεκτημένος, à savoir κακά, qui en reçoit un relief extraordinaire.⁸³ Kovacs⁸⁴ critique ὡς et le participe au motif que le sens devrait être non « as one who... » (sens comparatif) mais « on the ground that... ». Rapprocher pourtant *El.* 804–806, ἄρ' ὑμῖν ὡς ἀλγοῦσα κώδυνωμένη | δεινῶς δακρυῦσαι κάπικωκῦσαι δοκεῖ | τὸν υἱὸν ἢ δύστηνος ὧδ' ὀλωλότα;⁸⁵ Kovacs trouve l'explication par ὡς exclamatif (ainsi Griffith) très peu plausible, et considère qu'il manque un participe futur renvoyant aux maux à venir – mais ces maux (la mort d'Eurydice) ne sont pas à venir : ils sont advenus, il reste à Créon à les voir de ses propres yeux ! C'est donc en vain que Kovacs suppose l'omission d'un vers, par

⁸¹ Je n'obtempère pas aux instances de Brown 1991, 338–339, qui écarte ΕΞΑΓΓΕΛΟΣ : voir Lloyd-Jones–Wilson 1997, 85, sans oublier Müller 1847, 520–522.

⁸² Boeckh 1884, 251 traduit « O Herr, der du wie der wahre Inhaber und Besitzer des Unglücks das eine vor den Händen trägst, das andere aber alsbald zu sehen kommst, wie klar ist » et rapproche Platon, *Pol.* 382 b, ἔχειν τε καὶ κεκτηῖσθαι τὸ ψεῦδος, et *Cratyl.* 393 a, κρατεῖ τε αὐτοῦ καὶ κέκτηται καὶ ἔχει αὐτό. Voir aussi Wex 1829, 315.

⁸³ Sur la « Wortstellung » sophocléenne τὰ μὲν... τὰ δ'... κακά, voir Sommer 1948, 89.

⁸⁴ Kovacs 1992, 17–18.

⁸⁵ Voir Moorhouse 1982, 256 : « as expected from (in the manner of) one who is stricken with pain and grief ». Wex 1829, 314 voit dans ὡς l'équivalent de ὥσπερ.

exemple <πένθη κάτισθι χᾶτερ' αὖ στήσων, ἐπεί>, « O master, know that you have a grief and will get yet another ». Les deux corrections que Griffith accepte marquent un progrès à mon avis incontestable. Mais le pronom τάδε, qui introduit une résolution du troisième « longum », formé par un dissyllabe,⁸⁶ paraît, après τὰ μὲν et devant τὰ δέ, maladroit. Jebb, qui documente l'usage « présentatif » du pronom adjectif, ne cite aucun passage illustrant τὰ μὲν... τάδε... τὰ δέ dans un même vers. Eschyle, *Ag.* 427–428, τὰ μὲν κατ' οἴκου ἐφ' ἐστίας ἄχη | τάδ' ἐστὶ καὶ τῶνδ' ὑπερβατώτερα, n'est pas rigoureusement comparable. Faut-il revenir à la leçon transmise φέρων et substituer à τάδε la forme εἶ, de façon à obtenir le fameux « présent périphrastique », bien fait pour insister sur la durée et dont les occurrences sophocléennes sont dûment enregistrées chez Ellendt 1872, 209B ?⁸⁷ Soit τάδε bouche le trou laissé par la perte de εἶ soit une abréviation de cette dernière forme n'aura pas été comprise. Une autre possibilité consiste, en adoptant φέρεις, à suppléer devant φέρεις un mot auquel s'oppose καὶ τάχ(α)⁸⁸ et susceptible d'avoir disparu après χειρῶν, à savoir νῦν : ἔχω μὲν ἐν χεῖρεσσιν ἀρτίως τέκνον, | τάλας, τὰν δ' ἔναντα προσβλέπω νεκρὸν, dit Créon un peu plus loin (1297–1298), « je viens de prendre⁸⁹ dans mes bras son fils, mort, hélas, et voilà que mes yeux la voient vis-à-vis elle, morte ».⁹⁰ Postgate a restitué le genre de l'article (τὰν) qui convenait (Griffith adopte la restitution, que Lloyd-Jones–

⁸⁶ Müller 1866, 16 juge « minus numerosi » les trimètres qui contiennent cette « irrégularité ». Il considère πρὸ χειρῶν τάδε| φέρων comme différent d'*Ant.* 55, ἀδελφῶ δύο| μίαν καθ' ἡμέραν et de *Phil.* 1232, ἔλα|βον τάδε| τὰ τόξ(α), en raison d'un défaut prétendu de consolidarité du dissyllabe avec ce qui le suit. L'*Antigone* ne contient que les deux exemples cités de troisième « longum » formé par un mot dissyllabique ; il semble permis de faire valoir que la petite irrégularité du v. 55 accuse le contraste entre δύο et μίαν. Lachmann 1819, 121 considérait comme métriquement irréprochable le vers 1279 mais préférerait lire, avec, dit-il, Alde Manuce, τὰ μὲν πρὸ χειρῶν, τὰ δὲ φέρων, τάδ' ἐν δόμοις, « uideris adesse ut et hoc et illud in aedibus suis uideas ». Ce n'est guère satisfaisant.

⁸⁷ Voir aussi Bruhn 1899, 61 § 108.

⁸⁸ Il n'y a aucune nécessité de remplacer ces mots par αὐτίκ' (Blaydes), qu'approuve Kovacs 1992, 16. Il est vrai que dans καὶ τάχ(α) le premier élément est en général conjonctif, mais son emploi adverbial intensif est bien connu : voir Denniston 1959, 319 (« full soon »). Je désapprouve donc le « may be right » dont Lloyd-Jones–Wilson 1990, 148, qui ajoutent « but is not necessary », honore la conjecture de Blaydes.

⁸⁹ Pour l'emploi idiomatique du présent avec ἀρτίως, voir Wilamowitz 1909, 423 ; Wackernagel 1926, 158.

⁹⁰ Comparer *Il.* 2, 192–193, οὐ γάρ πω σάφα οἶσθ' οἷος νόος Ἀτρεΐωνος· | νῦν μὲν πειρᾶται, τάχα δ' ἵγεται νῆας Ἀχαιῶν.

Wilson se contentent de mentionner) et Schneider 1826 a vu, chose qui devait échapper à Jebb, que νεκρόν est « en facteur commun ». Toutefois, il se pourrait qu'on ait en ce τάδε un exemple remarquable de l'usage idiomatique de cet adjectif : le démonstratif équivaldrait à *ecce, en*⁹¹ de telle manière que le sens présentatif neutralise l'aspect répétitif de τὰ μέν... τάδε... τὰ δέ.

Κρ. πάντα γάρ
λέχρια τὰν χεροῖν, τὰ δ' ἐπὶ κρατὶ μοι 1345
πότμος δυσκόμιστος εἰσήλατο.

Lamento de Créon, sous la forme de dochmies. « The contrast, explique Griffith, is between 'the visible circumstances and the invisible hand of fate' (Campbell), and perhaps too between 'Haimon, here in my arms' and 'Eurydike'... ; or 'things at hand' vs 'the future' ». Je ne vois pas comment le texte peut exprimer aucune de ces trois oppositions et *a fortiori* les deux premières ensemble. Il n'y a en réalité pas d'opposition : tout le présent qui suit une trajectoire descendante, tous les malheurs qui s'appesantissent sur Créon, à savoir la mort de son fils et celle de sa femme, pour ne pas parler de celle d'Antigone, c'est par eux que le destin lui fond sur la tête ; νῦν δ' ἐς τὸ κείνου κρᾶτ' ἐνήλαθ' ἢ τύχη dit Œdipe dans *Oed. rex* 263 à propos de Laïos. Or (je suis d'accord sur ce point avec Griffith) τὰ δέ emporte une opposition. Je suggère donc de lire ὁ δ' ἐπὶ κρατὶ μοι πότμος. L'article au nominatif masculin élimine une opposition qui n'existe pas et un accusatif ambigu, dont Griffith ne dit mot mais que l'on a pris soit au sens « relatif » (« accusatiuus respectus ») de « quant aux autres malheurs » soit comme une sorte d'accusatif de l'objet interne, car le verbe εἰσάλλομαι est intransitif. West⁹² majuscule Πότμος et s'appuie, entre autres, sur notre passage et sur *Oed. Col.* 1323–1324, τοῦ κακοῦ Πότμου, pour restituer ὁ μέγας Πότμος à la place de ὁ μέγας Νεῖλος chez Eschyle, *Suppl.* 880.

Gauthier Liberman
Paris, École Pratique des Hautes Études ;
Bordeaux, Université Michel de Montaigne

gauthier.liberman@orange.fr

⁹¹ Voir Buttmann 1822, 136–137 à *Phil.* 822, « velut digito monstrat atque idem valet quod latinum *ecce, en* ».

⁹² West 1990, 163.

Bibliographie

- K. Aichele, « Das Epeisodion », in : W. Jens (ed.), *Die Bauformen der griechischen Tragödie* (Munich 1971) 47–83.
- W. S. Barrett, *Euripides. Hippolytos* (Oxford ⁴1974).
- W. S. Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism* (Oxford 2007).
- W. Bäumlein, *Untersuchungen über griechische Partikeln* (Stuttgart 1861).
- R. Beekes, *Etymological Dictionary of Greek* (Leyde 2010).
- L. Bellermann, *Sophokles. Antigone* (Leipzig–Berlin ⁷1913).
- F. H. M. Blaydes, *Sophocles, with English Notes I* (Londres 1859).
- S. T. Bloomfield, *Recensio synoptica annotationis sacrae I* (Londres 1826).
- A. Boeckh, *Sophokles Antigone griechisch und deutsch. Neue vermehrte Ausgabe* (Leipzig 1884).
- H. D. Broadhead, *Tragica* (Christchurch 1968).
- A. Brown, « Notes on Sophocles' *Antigone* », *CQ* 41 (1991) 325–339.
- K. Brugmann, *Die Syntax der einfachen Satzes im Indogermanischen* (Berlin–Leipzig 1925).
- E. Bruhn, *Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin und A. Nauck. Achtes Bändchen : Anhang* (Berlin 1899).
- E. Bruhn, *Sophokles. Antigone* (Berlin ¹¹1913).
- P. Buttmann, *Sophoclis Philoctetes* (Berlin 1822).
- D. Cairns, *Sophocles: Antigone* (Londres – New York 2016).
- C. Cavallin, *Sophoclis Philocteta* (Lund 1875).
- C. Collard, *Colloquial Expressions in Greek Tragedy* (Stuttgart 2018).
- P. Corsen, « Das Gefängnis der Antigone », *NJKA* 31 (1913) 226–235.
- O. Crusius, *Die Delphischen Hymnen* (Göttingen 1894).
- A. M. Dale, *Collected Papers* (Cambridge 1969).
- A. M. Dale, *Metrical Analyses of Tragic Choruses 2. Aeolo-choriambic* (Londres 1981).
- R. D. Dawe, *Sophocles. Tragoediae II* (Leipzig 1979).
- R. D. Dawe, *Sophocles. Antigone* (Stuttgart–Leipzig ³1996).
- R. D. Dawe, *Corruption and Correction. A Collection of Articles* (Amsterdam 2007).
- V. De Falco, *Studi sul teatro greco* (Naples ²1958).
- J. D. Denniston, *The Greek Particles* (Oxford ³1959).
- J. D. Denniston, D. Page, *Aeschylus. Agamemnon* (Oxford 1957).
- W. Dindorf, *Lexicon Aeschyleum* (Leipzig 1873).
- F. T. Ellendt, *Lexicon Sophocleum* (Berlin ²1872).
- M. Emmanuel, *De saltationis disciplina apud Graecos* (Paris 1895).
- D. Fehling, « ΝΥΚΤΟΣ ΠΑΙΔΕΣ ΑΠΑΙΔΕΣ. A. Eum. 1034 und das Sogenannte Oxyoron in der Tragödie », *Hermes* 96 (1968) 142–155.
- P. J. Finglass, *Sophocles. Ajax* (Cambridge 2011).
- P. J. Finglass, *Sophocles. Oedipus the King* (Cambridge 2018).
- Eduard Fraenkel, *Aeschylus. Agamemnon* (Oxford 1950).
- H. W. Garrod, « The Hyporchem of Pratinas », *CR* 34 (1920) 129–136.

- H. Gleditsch, *Die Cantica der sophokleischen Tragoedien* (Vienne 21883).
- E. Graf, *De Graecorum veterum re musica* (Marburg 1889).
- M. Griffith, *Sophocles. Antigone* (Cambridge 1999).
- E. Hasse, *Über den Dual bei den attischen Dramatikern* (Bartenstein 1891).
- G. Hermann, *Sophoclis Antigona* (Leipzig 31830).
- H. van Herwerden, *Lucubrationes Sophocleae* (Utrecht 1887).
- A. E. Housman, *The Classical Papers of A. E. Housman* (Cambridge 1972).
- K. Itsumi, « The 'Choriambic Dimeter' of Euripides », *CQ* 32 (1982) 59–74.
- R. C. Jebb, *Sophocles. The Plays and Fragments IV. The Philoctetes* (Cambridge 21898).
- R. C. Jebb, *Sophocles. The Plays and Fragments III. The Antigone* (Cambridge 31900).
- G. Kaibel, *Sophokles. Elektra* (Leipzig 1896).
- R. Klotz, *Matthaei Devarii liber de Graecae linguae particulis, vol. II. Reinholdi Klotz adnotationes continens* (Leipzig 1842).
- D. Kovacs, « Notes on *Antigone* and *Oedipus Tyrannus* », *JCS* 17 (1992) 9–22.
- G. Kremer, « Die Struktur des Tragödienschlusses », in : W. Jens (ed.), *Die Bauformen der griechischen Tragödie* (Munich 1971) 117–141.
- L. Kugler, *De Sophoclis quae vocantur abusionibus* (Göttingen 1905).
- K. Lachmann, *De choricis systematis tragicorum Graecorum libri quattuor* (Berlin 1819).
- K. Latte, *De saltationibus Graecorum capita quinque* (Gießen 1913).
- G. M. Ledbetter, « Sophocles, *Antigone* 1226–30 », *CQ* 41 (1991) 26–29.
- G. M. Ledbetter, « Sophocles, *Antigone* 1126–1230: A Reply to Davidson », *Hermes* 127 (1999) 122–123.
- E. L. von Leutsch, F. G. Schneidewin, *Corpus paroemiographorum Graecorum I* (Göttingen 1839).
- G. Liberman, « Hermann et la colométrie pindarique de Böckh. Révolution et contre-révolution en métrique », in : K. Sier, E. Wöckener-Gade (edd.), *Gottfried Hermann (1772–1848)* (Leipzig 2010) 197–219.
- G. Liberman, « L'elogio pindarico di Teosseno (fr. 123) rivisitato », in : S. Caciagli (ed.), *Eros e genere in Grecia arcaica* (Bologne 2017) 125–170.
- G. Liberman, *Cynthia. Monobiblos de Sextus Propertius* (Huelva 2020).
- H. Lloyd-Jones, N. G. Wilson, *Sophoclis fabulae* (Oxford 21992).
- H. Lloyd-Jones, N. G. Wilson, *Sophoclea. Studies on the Text of Sophocles* (Oxford 1990).
- H. Lloyd-Jones, N. G. Wilson, *Sophocles: Second Thoughts* (Göttingen 1997).
- F. Lübker, *Die Sophokleische Theologie und Ethik. Erste Hälfte* (Kiel 1851).
- N. Madvig, *Adversaria critica I* (Copenhagen 1871).
- E. Medda, *Eschilo. Agamennone* (Rome 2017).
- G. Meyer, *Die stilistische Verwendung der Nominalkomposition im Griechischen* (Leipzig 1923).
- A. C. Moorhouse, *The Syntax of Sophocles* (Leyde 1982).
- C. Muff, *Die chorische Technik des Sophokles* (Halle 1877).
- A. Müller, *Griechischen Bühnenalterthümer* (Fribourg-en-Brisgau 1886).

- C. F. T. Müller, *De pedibus solutis in dialogorum senariis Aeschyli, Sophoclis, Euripidis* (Göttingen 1866).
- K. O. Müller, *Kleine deutsche Schriften I* (Breslau 1847).
- W. Mure, « Über die königlichen Grabmäler des heroischen Zeitalters », *RhM* 6 (1839) 239–278.
- A. Nauck, *Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin. Antigone* (Berlin 1886).
- R. Nieberding, *Sophokles und Herodot. Eine philologische Abhandlung* (Neustadt 1875).
- P. O'Sullivan, C. Collard, *Euripides, Cyclops and Major Fragments of Greek Satyric Drama* (Oxford 2013).
- A. Pickard-Cambridge, *Le feste drammatiche di Atene. Seconda edizione riveduta da J. Gould e D. M. Lewis, Traduzione di A. Blasina, Aggiunta bibliografica a cura di A. Blasina e N. Narsi* (Florence 1996).
- A. F. Pott, *Etymologische Forschungen II 1* (Lemgo–Detmold 1861).
- H. Richards, *Platonica* (Londres 1911).
- C. Robert, *Oidipus I* (Berlin 1915).
- J. Rode, « Das Chorlied », in : W. Jens (ed.), *Die Bauformen der griechischen Tragödie* (Munich 1971) 85–115.
- J. H. H. Schmidt, *Synonymik der griechischen Sprache I* (Leipzig 1876).
- G. C. W. Schneider, *Sophokles. Antigone* (Weimar 1826).
- F. G. Schneidewin, *Sophokles IV. Antigone* (Leipzig 1852).
- O. Schroeder, *Grundriss der griechischen Versgeschichte* (Heidelberg 1930).
- L. Séchan, *La danse grecque antique* (Paris 1930).
- J. Seebass, *De uersuum lyricorum apud Sophoclem responsione* (Leipzig 1880).
- M. Seyffert, *Sophoclis Antigona* (Berlin 1865).
- H. W. Smyth, *Greek Melic Poets* (London 1906).
- F. Sommer, *Zur Geschichte der griechischen Nominalkomposita* (Munich 1948).
- J. Sommerbrodt, *Scaenica* (Berlin 1876).
- S. Stepansov, « The Wail That Reached Ears or Burst from Jaws ? A Conjecture on Pind. *Pyth.* 12.21 », *VDI* 4 (2018) 870–874.
- E. Tichy, *Onomatopoetische Verbalbildungen des Griechischen* (Vienne 1983).
- E. Tournier, *Exercices critiques de la conférence de philologie grecque* (Paris 1875).
- F. W. Ullrich, *Über die religiöse und sittliche Bedeutung der Antigone des Sophokles mit einigen Beiträgen zur Erklärung einzelner Stellen derselben* (Hambourg 1853).
- J. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax I* (Bâle 1926).
- J. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax II* (Bâle 1928).
- F. G. Welcker, *Kleine Schriften III* (Bonn 1850).
- M. L. West, « Tragica III », *BICS* 26 (1979) 104–117.
- M. L. West, *Greek Metre* (Oxford 1982).
- M. L. West, *Studies in Aeschylus* (Stuttgart 1990).
- M. L. West, *Aeschyli tragoediae* (Stuttgart 1998).
- K. Wex, *Sophoclis Antigona I* (Leipzig 1829).
- T. von Wilamowitz, *Die dramatische Technik des Sophokles* (Berlin 1917).

- U. von Wilamowitz, *Zukunftsphilologie !* (Berlin 1872).
 U. von Wilamowitz, *Zukunftsphilologie ! Zweites Stück* (Berlin 1873).
 U. von Wilamowitz, *Euripides. Herakles* (Berlin ³1909).
 U. von Wilamowitz, *Sappho und Simonides* (Berlin 1913).
 U. von Wilamowitz, *Aeschylos. Interpretationen* (Berlin 1914).
 U. von Wilamowitz, *Griechische Verskunst* (Berlin 1921).
 U. von Wilamowitz, *Pindaros* (Berlin 1922).
 U. von Wilamowitz, *Griechische Tragödien IV* (Berlin 1923).
 U. von Wilamowitz, *Kleine Schriften IV. Lese Früchte und Verwandtes* (Berlin 1962).
 C. W. Willink, *Collected Papers on Greek Tragedy* (Leyde–Boston 2010).
 E. Wunder, *Sophoclis Tragoediae, recensuit et explanavit E. W., Vol. I. Sect. IV. continens Antigona* (Gotha–Erfurt ³1846).

This is the last of five sets of text-critical, exegetical and sometimes metrical remarks on *Antigone*. These **Sophocleuncula* are not only minute philological notes but they involve broader issues having a bearing on the interpretation and meaning of the drama as a whole. These remarks were composed with a view to drawing attention to a number of forgotten or unseen difficulties and to trying to address a number of seen but unsolved problems more efficaciously. The text and meaning of not a few other passages from other works of Sophocles or of other writers are also dealt with.

Статья представляет собой последнюю из пяти последовательных публикаций, содержащих замечания о критике текста, экзегетических и метрических сложностях в *Антигоне* Софокла. **Sophocleuncula* посвящены не только частным филологическим проблемам, но и более общим вопросам, значимым для интерпретации драмы в целом. Заметки призваны привлечь внимание к ряду забытых или упущенных из виду сложностей и предложить более действенные решения осознаваемых, но нерешенных проблем. К анализу привлекается также немало пассажей из других произведений Софокла и других авторов.

CONSPECTUS

GAUTHIER LIBERMAN Petits riens sophocléens : <i>Antigone V</i> (v. 1095–1099, 1110–1112, 1113–1114, 1127–1130, 1140–1141 et 1149–1150, 1165–1171, 1206–1211, 1215–1218, 1223–1225, 1226–1230, 1251–1252, 1278–1280, 1344–1346)	173
DANIL KOSSAREV The Criticism of Monarchy in Isocrates' <i>Cyprian Orations</i>	199
ALEXANDER VERLINSKY Plato's Last Word on Naturalism vs. Conventionalism in the <i>Cratylus</i> . II . .	218
MARCO DONATO Aristotle's 'Platonic' Egypt	239
DARIA KOHLER On Bookrolls, Pints, and Somewhat Flat Jokes: Suet. <i>De poetis</i> 3. 3. 9 . . .	263
DARIA ZUEVA, VSEVOLOD ZELTCHENKO <i>Philogelos</i> 23; 130 and the Meaning of οὐ λούει	272
S. DOUGLAS OLSON Philological Notes on the Letter <i>lambda</i> in a New Greek-English Dictionary. III. ληναῖος – λόγος	286
Keywords	310
Hyperborei vol. XXI–XXX conspectus	312
Hyperborei vol. XXI–XXX auctores alphabetico ordine dispositi	324